

salutaire, secondée par une vigilance soutenue, eut bientôt dissipé toutes les inquiétudes.

Arraché aux études abstraites pour suivre journellement les applications d'une science de faits, qui allait devenir sa profession, le jeune Rondelet sentit le besoin d'acquérir promptement les connaissances qui décident en premier lieu de toutes les opérations de l'art de bâtir, et servent à en diriger les résultats vers les meilleures fins possibles. A sa demande, son père le plaça chez M. Loyer, habile architecte, où il puisa de bonnes et utiles leçons qui le mirent bientôt en état de se produire dans la même carrière.

Il avait déjà dirigé plusieurs constructions, tant à Lyon que dans les environs de cette ville, lorsque le desir de se perfectionner dans son art, lui fit quitter son pays, pour venir à Paris suivre les cours de l'Académie d'Architecture, où les leçons du second Blondel attiraient de tous côtés un si grand nombre d'élèves. Secondé d'abord dans cette entreprise par les secours de son père, il se vit presque aussitôt abandonné à ses propres ressources, mais les connaissances qu'il avait acquises lui facilitèrent les moyens de subvenir à ses dépenses ; et il dut, à la vigueur de sa complexion, de pouvoir mener de front les pénibles fonctions de la pratique et les laborieuses études de l'école.

C'est ainsi qu'il traversa les sept années qui s'écoulèrent de 1763 à 1770, qui furent sans contredit les plus difficiles de son existence. Mais, enfin, il était parvenu à se former une clientèle, et tout porte à croire que l'exercice de sa profession eût été renfermé dans le cercle des affaires particulières, sans l'imprudent défi, lancé cette année même dans le public, avec tant de jactance, au sujet de la coupole de Sainte-Geneviève, par M. Patte, architecte du duc régnant de Deux-Ponts.

A cet appel, M. Rondelet se sentit tout-à-coup dominé par l'ascendant qu'exerçait sur lui l'examen des questions de